PIERRE ASSOULINE

de l'Académie Goncourt

L'annonce

roman

GALLIMARD

PIERRE ASSOULINE

L'ANNONCE

roman

GALLIMARD

À Kate, ma fille chérie.

Tragiquement, Israël n'a pas réussi à guérir l'âme juive de sa blessure fondamentale, la sensation amère de ne pas se sentir chez soi dans le monde.

DAVID GROSSMAN

AVERTISSEMENT

Ce livre, j'aurai passé un demi-siècle à ne pas l'écrire. Une stratégie d'évitement éprouvée par bien des écrivains. Ce serait *L'annonce* car tout tournerait autour de ça, ce comment dire, ce comment *le* dire.

Un matin, il s'est imposé d'évidence à moi en dehors de toute réflexion, de tout déclic, de toute incitation, de toute résonance dans l'actualité, comme ce fut le cas pour chacun de mes livres. Juste une insondable question, un désir que rien ni personne ne saurait réprimer.

Le jour même, je lançai des poignées de phrases en vrac sur l'écran. Le soir, ma fille aînée m'appelait pour m'annoncer une mauvaise nouvelle. Je le pris pour un signe.

Ce livre, j'aurai mis près d'un demi-siècle et douze mois à l'écrire.

50 ANS AVANT

6 octobre 1973

— Tu as écouté la radio ?

A-t-on jamais interrompu l'intime conversation d'un fidèle avec le Tout-Puissant par une question aussi extravagante, incongrue et, pour tout dire, déplacée ? C'était le moment des prières de la mi-journée. Il s'agissait d'expier les fautes commises envers Dieu et d'apaiser Sa colère. Un 6 octobre 1973 à Paris ou presque.

— Tu as écouté la radio, oui ou non ?

J'avais plutôt envie d'éclater de rire, mais Georges, un garçon auquel j'étais lié depuis notre rencontre sur les bancs du collège Eugène-Delacroix à Casablanca, en ignorait le motif. Car sa question me renvoyait à une blague juive. Le jour de Kippour dans une synagogue de New York (ces choses-là n'arriveraient jamais chez nous, c'est bien connu), un homme d'affaires de la Bourse s'étonne d'apercevoir son fondé de pouvoir, affolé, gesticuler à la porte en lui faisant signe de venir. Comme il s'y refuse d'un signe de tête répété, brandissant son livre de prières ouvert, l'homme insiste. Alors il le rejoint à l'entrée : « Je t'avais pourtant dit de ne me déranger qu'en cas de situation extrême ! — Justement : à Wall Street, ils ont perdu quatre points… — Et alors ? Ici on en a déjà regagné six ! » Mais il en eût fallu davantage pour extraire Georges de son idée fixe.

— La radio, mon vieux !

« … Éternel notre Dieu, Tu nous as fait la faveur d'appartenir à la famille d'Israël et Tu nous as donné cette journée pour le renouvellement de notre âme… »

Son excitation avait fini par en sortir quelques-uns de leur tête-à-tête avec le Tout-Puissant. Ils se retournaient vers nous en fronçant les sourcils, lui intimant d'un regard noir de se taire ou de sortir, certains accompagnant leur injonction muette de mouvements de bras ou joignant leurs doigts en direction du plafond et au-delà, en principe.

— T'excite pas comme ça. Quoi, du nouveau sur l'affaire du Watergate ? Tu veux vraiment les sortir de la prière pour ça ?

— Israël ! Is…, bégayait-il tant sa propre émotion le troublait.

— *Chema Israël ?* Mais ce n'est pas le moment…

— Ils ont attaqué Israël, les Arabes… Mon petit frère a écouté Europe 1… Ils ne parlent que de ça…

— Il a quel âge déjà, ton…

Il retourna à sa place en haussant les épaules. J'allais replonger dans mon livre aux pages des Poèmes et litanies quand j'observai que la houle de la rumeur remuait manifestement l'assemblée dans ses châles de prière, à commencer par notre rangée. Celle des Abergel. Mon grand-père, mon père, mon oncle, moi et une place vide pour mon frère qui n'était plus là, dans cet ordre. Trois générations. Les autres familles aussi. Des années qu'il en était ainsi dans la salle des fêtes et des sports de Neuilly-sur-Seine où nous nous trouvions, louée chaque année par les Oranais de Paris en attendant qu'ils puissent réunir assez de fonds pour suivre les offices entre eux, selon leur liturgie multiséculaire, dans leur propre synagogue encore à construire. Et avant leur exil parisien, des décennies qu'il en était ainsi à Oran en Algérie française. Et avant encore, des siècles qu'il en était ainsi à Figuig du temps de l'indigénat israélite en terre d'Islam. Et avant, allez savoir où depuis

la destruction du second Temple. Derrière nous, la rangée des cousins, et derrière eux d'autres, tous plus ou moins cousins à force de se retrouver et de voisiner, entre deux panneaux de basket.

N'empêche, et si c'était vrai ? On n'avait jamais interrompu les commandements de ce jour unique dans l'année pour un simple bruit colporté par un enfant. Un bruit non vérifié. De l'intox. De l'agit-prop. Nous aussi connaissions cela. Mais enfin, un jour consacré au sacrifice de propitiation et à la mortification des esprits, tout de même. La guerre attendrait bien un moment encore, que le chantre souffle à plusieurs reprises dans la corne de bélier pour annoncer la fin des abstinences, le retour à la vie normale à l'issue de nos vingt-cinq heures passées en 5734 hors du monde du coucher du soleil à la tombée de la nuit. Tout de même, cela paraissait un peu gros, une attaque un jour pareil, même de leur part.

> *« … réponds-nous, notre Créateur, réponds-nous ; réponds-nous, notre Sauveur, réponds-nous ; réponds-nous, Toi dont nous invoquons la majesté… »*

— La radio, tu dis ? demandai-je à Georges de retour. Entendue ou écoutée, ce n'est pas pareil…

— Pas le moment de finasser ! s'exaspéra-t-il.

— Pas non plus celui de poser une telle question…

— J'ai quelque chose à annoncer.

Il me fixa du regard, grave et solennel. Face à ma moue sceptique, il insista.

— Oui, à tout le monde ici. Quelque chose d'important, ça vient d'arriver.

Pas de quoi modifier l'expression de mon visage. Tout pour la renforcer.

— Tu as écouté la radio ?

« … puissions-nous opérer un retour sur nous-mêmes et choisir ce qui est digne de la vocation que Tu nous as assignée… »

Là, je me demandai si mon ami était dans son état normal. Manifestement, quelque chose lui était arrivé et il tenait à en faire part à la masse des fidèles en prière. Un trouble du comportement, voilà comment m'apparaissait alors son problème. J'étais tout prêt à le baptiser « le syndrome de Georges ». Car il fallait vraiment avoir la tête à l'envers pour demander à l'un de nous s'il avait écouté la radio le seul jour de l'année où nul ne l'aurait fait.

— Et que comptes-tu annoncer, au fait ? Tu te maries ?

Son regard se fit pesant jusqu'à en être oppressant. Il sortit un mouchoir de sa poche pour s'éponger le front.

— La guerre, mon vieux, la guerre ! Depuis ce matin, Israël est attaqué, envahi. Voilà ce que je voudrais annoncer à tout le monde, mais je n'en ai pas la force.

Et il s'en retourna à son fauteuil pour s'abîmer en prières, me laissant incrédule dans ma muette sidération.

« … réponds-nous, vivant et fort, réponds-nous ; réponds-nous, bon et bienfaisant, réponds-nous ; réponds-nous, Toi qui connais les défauts, réponds-nous ; réponds-nous, Toi qui maîtrises la colère… »

Ma rangée n'avait rien perdu de l'échange. Je me tournai vers mon père :

— Tu y crois, toi ?

— Nul n'est à l'abri.

Puis vers mon grand-père :

— Tu as entendu la nouvelle ?

Pour toute réponse, il m'intima de cesser de parler en posant un doigt sur ses lèvres, sa manière de me rappeler au jeûne de la

parole ; mais il est vrai que, dur d'oreille, il l'invoquait aussi lorsque ça l'arrangeait. Si je les interrogeais, c'est que moi-même j'avais des doutes. Ibn Khaldoun, le grand géographe qui avait sondé leur vraie nature comme nul autre, ne disait-il pas qu'au cours de l'histoire les Arabes s'étaient toujours entendus pour ne jamais s'entendre ? Mais s'il avait ressuscité au XX^{e} siècle, il aurait pu constater qu'en dépit de leurs rivalités et de leurs divisions, ils s'accordaient toujours lorsque le Juif était l'ennemi.

> *« … réponds-nous, Toi qui es sublime et élevé, réponds-nous ; réponds-nous, Toi qui pardonnes et absous, réponds-nous ; réponds-nous, Toi qui réponds dans les temps de détresse… »*

La réponse ne tarda pas. Sitôt que la corne de bélier eut retenti avec un élan dans le souffle à ébranler les murailles de bien des Jéricho, la foule se pressa vers la sortie avec une précipitation inaccoutumée. À l'issue de ces heures de liesse et de mortification passées ensemble, les hommes se séparèrent en se lançant en hébreu des « Puissiez-vous être scellé dans le Livre de Vie ». Cette année-là, les fidèles parurent moins friands de nourriture que de nouvelles. S'ils avaient hâte de rentrer chez eux, c'était avant tout pour regarder la télévision. Le café au lait et les brioches à la croûte dorée couronnée de sucre perlé et parfumées à la fleur d'oranger censées couper le jeûne attendraient, la soupe chaude et le couscous-boulettes aussi.

L'attaque était inédite, du moins d'une telle envergure. L'Égypte et la Syrie avaient conjointement lancé leurs armées à l'assaut d'Israël. Une invasion en bonne et due forme. Son efficacité immédiate témoignait de l'effet de surprise. Ils avaient fait reculer leur horizon.

C'était vraiment la guerre.

Le lendemain, il n'était question que de cela partout. L'événement avait tout éclipsé. Comme si tous avaient déjà pris la mesure de sa portée, s'installant dans la crainte de ses répercussions. En France, les esprits étaient mobilisés à défaut des corps. La solidarité s'organisa. Les militants se retrouvaient naturellement en première ligne de ce combat de l'arrière, très loin du champ de bataille mais au plus près des sensibilités. Car l'émotion l'emportait sur le reste, malgré les explications des experts.

Depuis quelques années, la défense et l'illustration de la cause m'avaient accaparé. Mon immense lycée, la plus grande cité scolaire du pays, situé dans les quartiers bourgeois de l'Ouest parisien, vivait encore comme les autres dans l'onde de choc des intenses journées de mai 68. Davantage qu'un écho, il en restait une certaine vibration dans la manière de réagir à l'actualité. Les murs et les piliers étaient en permanence recouverts d'affiches politiques. Les lycéens entraient et sortaient de l'établissement entre les fourches caudines de distributeurs de tracts. Quelques frictions s'ensuivaient parfois, le matériel de propagande était foulé aux pieds, des mots peu aimables échangés, de rapides et éphémères accès de violence clôturaient le débat idéologique. Toutes les tendances se trouvaient représentées – ou presque. Entre gaullistes, maos et fachos, il m'était apparu qu'une manquait cruellement à l'appel. Celle qui me parlait le plus. Comme je n'étais pas le seul à établir un tel constat de vacance, je

pris l'initiative de nous regrouper. Un groupuscule de plus était né. Grâce à la générosité d'un imprimeur qui se trouvait être l'oncle de l'un des nôtres, nous disposions d'affichettes et d'autocollants. Lorsque, un matin de 1970, on put lire un peu partout sur les murs les mots « Comité Israël vivra » se détachant en lettres bleu ciel sur fond blanc, nous eûmes le sentiment d'exister. De fait, une cinquantaine de lycéens *naturellement* concernés nous rejoignirent dès la première convocation à une assemblée ; à la deuxième, les touristes s'étaient déjà éloignés. Un noyau dur de militants déterminés se constitua de facto, prêts à faire respecter leurs convictions. Nous fûmes vite jetés dans l'action, mais cela ne suffisait pas. Un cadre, une structure, un appui faisaient défaut. Un étudiant qui avait entendu parler de nous vint assister à l'une de nos réunions. À la fin, il m'entreprit :

— Vous ne pouvez pas continuer comme ça. On va vous aider. Venez nous voir au Cless…

— Au quoi ?

— Le Comité de liaison des étudiants sionistes socialistes. Le local est dans le onzième, au 68 rue de la Folie-Méricourt, métro Oberkampf. Il y a une permanence et du monde tous les soirs. Et là, on parlera un peu.

Deux jours après, un petit groupe du lycée s'y rendit. Ils avaient effectivement beaucoup à nous apporter. En fait, tout ce qui nous faisait défaut. Des moyens, une vraie pratique de l'organisation, un sens politique, une direction. La capacité d'intervention de ce comité était évidente, de même que son sens de l'action et de l'agitation à chaud, autour d'un slogan dont la mélodie résonnait bien dans l'esprit post-soixante-huitard (« Une seule solution, le retour à Sion »). Ses militants, à peine une cinquantaine, s'avéraient rapides, efficaces et doués pour l'improvisation. Trois doctorants plus âgés

que nous de quelques années à peine nous impressionnaient par leur maturité. Jean, Simmy, Meir, tout à la fois politologues, juristes, historiens, économistes, étaient les têtes pensantes du mouvement. Envoyés en Israël pour y être formés, ils étaient rentrés en France pour en former d'autres. Le Cless était une émanation d'HaAvoda, une coalition de gauche autour du Parti travailliste dont le haut personnel politique était issu, les Ben Gourion, Yigal Allon, Levi Eshkol, Golda Meir, Abba Eban… L'encadrement idéologique était fermement tenu. Avant même de les suivre, de manière à ne jamais être pris en défaut sur les fondamentaux, nous planchions sur les traités des classiques, ceux de Herzl, Borochov, Katznelson. Parallèlement, un entraînement aux techniques de combat devait nous permettre d'assurer la sécurité de nos meetings au palais de la Mutualité ou à l'entrée des salles historiques de l'hôtel de l'Industrie face à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Des cours et des coups. Jamais les uns sans les autres. Pour être des sociaux-démocrates déjà éprouvés et parfaitement capables d'argumenter, nous n'en avions pas pour autant négligé les leçons de Max Nordau, l'un des pères fondateurs du sionisme, sur le « judaïsme du muscle ».

Le jour, j'étais français ; le soir, juif. Le lycée puis la fac m'arrimaient dans la journée au meilleur de la culture française par la littérature, la philosophie, l'histoire via la langue ; le militantisme me ramenait au plus près de ma condition juive par le culte du passé d'Israël et des penseurs du sionisme socialiste. Spinoza était l'un des rares à faire le lien entre mes deux conditions. On se demandait en permanence si la centralité d'Israël était fondamentalement vécue comme essence ou comme accident par les Juifs de la diaspora. Les réunions se poursuivaient parfois en petit comité après le départ des ouvriers dans une imprimerie sur cour de la rue de Turenne, des

presses de laquelle venaient de sortir le journal sioniste *La Terre retrouvée* ou encore *Unzer Wort*, dernier quotidien de langue yiddish dans le monde.

Dès mon inscription à l'université, je ne pensai qu'à y ouvrir une antenne du Cless. *Aux* universités plutôt, puisqu'il y en eut d'emblée deux : Nanterre pour l'histoire, passion héritée de mon père dont je partageais la bibliothèque assez focalisée sur les deux guerres du XX^e^ siècle, bien qu'il eût préféré me voir dans une faculté de droit puis à ses côtés dans l'entreprise qu'il avait créée ; et Asnières, où Langues O' avait logé sa section des études arabes, langue et civilisations que je comptais étudier tant je regrettais d'être né et d'avoir vécu au Maroc tout en étant passé à côté de sa culture profonde. L'arabe demeurait à jamais la musique familière de mon enfance avec le muezzin. Le journalisme était ma vocation et je n'en démordais pas ; je me projetais même comme correspondant de presse au Moyen-Orient. J'aurais atteint mon but, pensais-je, lorsque je serais capable de lire tous les matins dans *Al Ahram* les éditoriaux du rédacteur en chef Hassanein Heikal, homme d'influence à la séduction madrée et confident de Nasser.

L'histoire pour comprendre mon père, l'arabe pour comprendre mon grand-père.

Dès les premières heures de la guerre d'Octobre dite guerre du Kippour – dite également guerre du Ramadan ou encore opération Badr en référence à l'une des rares batailles évoquées dans le Coran, question de point de vue –, nous nous considérions comme mobilisés sans autre forme de procès. Notre engagement allait de soi. Il n'était pas négociable. Mais encore… Que faire ? La question posée par Lénine en titre de son fameux traité politique du début du siècle était assortie d'un sous-titre généralement négligé : « Les questions

brûlantes de notre mouvement ». Brûlants, nous l'étions. Nous brûlions d'en découdre. Nul d'entre nous n'envisageait de se limiter à participer aux grandes manifestations, notamment celles des Champs-Élysées, noirs de monde comme le 30 mai 1968 en soutien au Général pris dans la tourmente ou deux ans après pour lui rendre un dernier hommage. On se devait d'en être mais on se jurait de ne pas en rester là. Combien étaient-ils dans cette marée humaine ? Des dizaines et des dizaines de milliers à clamer leur solidarité avec Israël sous les banderoles « Nous sommes tous des volontaires ! ». Tant de Juifs français prêts à se battre jusqu'au dernier Israélien.

Nuit et jour, nous collions des affiches et distribuions des tracts. Les réunions succédaient aux réunions dans les locaux du Cless. Elles se prolongeaient le plus souvent autour de grandes tablées dans un café enfumé de la place de la République, Le Thermomètre. À plusieurs reprises, j'entendis des garçons commenter entre eux notre arrivée bruyante par un « Tiens, v'là les pidlous ! ». Un soir, je voulus en avoir le cœur net :

— Ne me laissez pas mourir idiot…

— Eh bien, vous êtes des pidlous…, fit l'un, un peu embarrassé.

— Non, les enfants des pidlous ! corrigea un autre.

— … parce que autrefois, les vieux Polaks du quartier passaient des journées entières là où vous êtes assis à discuter, devant leur verre de thé et pour ne pas avoir à renouveler leur consommation ils demandaient régulièrement « un peu d'l'eau », mais ils le faisaient avec leur accent yiddish à couper au couteau et ça donnait « un *pidlou* »…

Un soir, nous fûmes convoqués d'urgence rue de la Folie-Méricourt. Rongés par l'impatience, nous n'y croyions plus. Les liaisons aériennes de toutes les compagnies avaient été coupées à l'exception de celles d'El Al, assurées a minima, ses avions de ligne

étant les seuls à être équipés pour parer aux secousses de la guerre. C'est du moins ce que l'on se disait pour se rassurer. Avec toute la gravité requise, nos chefs brandirent un télex :

— C'est bon, vous allez pouvoir partir ! Un appareil a été affrété par la Croix-Rouge pour transporter du sang et des médicaments. Nous avons pu obtenir une vingtaine de places à l'arraché. Vous serez attendus à l'aéroport puis dans un village. Pour le reste, vous en saurez davantage sur place. Les volontaires, rendez-vous demain à la première heure à l'ambassade d'Israël, rue Rabelais en bas des Champs-Élysées, avec votre passeport pour les visas, ou à l'Agence juive, rue Fortuny près du parc Monceau, cela vous sera précisé cette nuit.

On se dispersa sur le boulevard. Plusieurs d'entre nous se retrouvèrent dans le métro.

— Alors, tu en es ?

— Bien sûr ! Et toi ?

Un hochement de tête lui suffit.

— Mais pourquoi tu te tiens la joue ?

— Mal aux dents… terrible…

— Depuis quand ?

— Depuis le 6 octobre. Étrange, non ?

Je ne voulus guère m'étendre sur mes maux mais, outre la rage de dents, le stress avait également réveillé mon cher ulcère au duodénum, celui qui me forçait à m'arrêter régulièrement dans les bistrots pour boire un verre de lait afin de colmater les brèches. Une double peine qui se matérialisait par un chemin de croix en forme de voie lactée. De fait, nous étions quelques-uns à somatiser à mort. La nuit fut brève et blanche et l'excitation intérieure à son comble. Une intense activité sans le moindre mouvement, voilà qui inquiète. Il y a des moments dans la vie d'un homme où il n'y a pas à réfléchir

ni à se réfugier dans la conscience et ses échappatoires, d'autant qu'elle ressemblait à un champ de bataille. Juste réagir. Kant l'avait écrit et mon prof de philo l'avait une fois soumis à notre sagacité : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » Une forte pensée pour l'avenir et un peu plus. L'une de ces rares décisions qui donnent l'impression, à l'instant même où vous la prenez, qu'elle changera votre vie.

Nous étions de la classe 73. Celle qui eut vingt ans cette année-là. On s'identifiait comme tels. À vingt ans on ignore la zone grise, on ne soupçonne même pas son existence. À vingt ans on croit aller dans l'âme des choses chaque fois qu'on lit un livre. À vingt ans on voudrait n'accorder de valeur qu'à ce qui n'a pas de prix. À vingt ans on est achevé d'imprimer. Entendez que les fondations sont en place, ne reste plus qu'à construire autour, dedans, à côté, embellir, rajouter, modifier. Mais l'essentiel est bien là. À vingt ans, du moins lorsqu'il se souvient d'avoir eu vingt ans en 1926, Paul Nizan ne supporte pas d'entendre dire que c'est le plus bel âge de la vie. Il s'apprêtait alors à quitter Normale sup. Mais qu'avait-il donc vécu pour en arriver là ? Ceux qui ont eu cet âge totémique sous l'Occupation et qui l'ont vécue dans l'engagement total de leur âme et de leur corps en conservent un souvenir inouï, exalté, incandescent car magnifié par le danger de tout instant.

Les formules, quelle plaie ! Tant de lecteurs s'y laissent prendre car la radicalité, avec sa charge d'excès, est souvent séduisante de prime abord. Mais quand on y pense à froid, quel piège… Les slogans sont réducteurs. Un obstacle au débat d'idées. De quoi tuer la nuance et la complexité. Sionistes convaincus, nous l'étions tous sans qu'il fût nécessaire de le justifier, notre présence dans ce coin de terre en une telle circonstance en témoignait. Mais je ne pouvais réprimer un soupir d'exaspération chaque fois que l'un de nous

assénait avec la solennité d'un argument définitif que les Juifs avaient eu trop d'histoire et pas assez de géographie. S'il y a bien une Babel de langues, d'origines, de sensibilités qui est irréductible à une formule, c'est Israël. On y croise tous les visages de la terre.

À vingt ans, mon père était à Monte Cassino avec ses camarades du lycée d'Oran. Il n'en parlait pas car le souvenir lui en était douloureux. Ils ont dû déguster là-bas, voilà ce que je me disais faute d'en savoir davantage. À côté de l'ombre portée de mon père et de l'admiration muette qu'elle suscitait, les vingt ans de Paul Nizan glissaient sur moi sans produire le moindre effet.

On passe sa vie à faire des choix qui nous engagent seuls et personnellement ; lorsque c'est collectif, ça ne compte pas, car la responsabilité est diluée. La première fois est un baptême. C'est là qu'on entre dans la vie d'adulte. Il y a des situations où il serait indigne de ne pas s'engager. Tout de même, quitter Paris et la France pour aller vivre dans un pays en guerre, a-t-on idée. Surtout ne pas réfléchir, obéir à son instinct, à sa conscience ou à ce qui en tient lieu. C'est ce qui me reste d'une chanson que ma mère me gazouillait pour m'endormir après avoir entendu Doris Day la chanter dans *L'Homme qui en savait trop* :

> *Que sera, sera*
> *Whatever will be, will be*
> *The future's not ours to see…*

Une grande agitation régnait à l'ambassade, rue Rabelais, face au Jockey Club. Les mesures de sécurité étaient draconiennes. Un hôtel particulier en état de siège. Une fois accomplies les formalités administratives, il ne me restait plus qu'à franchir le Rubicon, le moment tant redouté : annoncer mon départ à mes parents. Ce n'est pas tout de le décider. Il faut savoir dans quelle direction aller, sinon on ne fait que s'en aller, se mettre à distance de soi. Or il ne

s'agissait pas de fuir quoi que ce soit et certainement pas ma famille. Juste de mettre en accord mes actes et mes idées et les deux en règle avec ma conscience, sans rien attendre en retour comme dans le Livre de Job, inutile d'aller chercher des modèles ailleurs, il avait tout compris. Si clair à énoncer mais si lourd à engager. Tout autour de moi, on me déconseillerait de partir, je n'en doutais pas. Mais n'avions-nous pas appris avec le philosophe Alain que penser, c'est dire non ? Et puis quoi, n'est-ce pas la résistance à son milieu qui crée l'homme ?

À dix-huit ans, un petit frère m'était né. Son arrivée ramena le bonheur dans la famille. J'avais révisé le bac toute la nuit en poussant du pied son berceau afin de l'endormir, avant de lui laisser ma chambre et d'en profiter pour aller vivre dans une pièce de service plus réduite mais seul, au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Comment dire et comment leur dire ? J'attendis la fin du déjeuner.

— J'ai quelque chose à vous annoncer… enfin… voilà, je pars.

— Tu déménages encore ? fit ma mère.

— En fait, je vais quitter la France.

— Mais ce n'est pas encore les vacances universitaires, si ?

— C'est-à-dire que… Je me suis engagé comme volontaire en Israël, pour aider, avec plusieurs copains.

— Comment ça, volontaire ? demanda mon père, stupéfait.

— Volontaire civil, bien sûr.

— Mais c'est un pays en guerre, tout de même…

L'état de sidération dans lequel l'annonce les avait plongés installa un lourd silence dans le salon durant un long moment. Un épais voile de tristesse enveloppa l'après-midi. Un temps, mon père se ressaisit en laissant l'ancien soldat en lui reprendre le dessus sur le père de famille. Il jeta un œil distrait aux journaux dépliés sur la

table. Partout des photos aériennes de chars calcinés dans le désert, des manchettes des plus sombres.

— Et puis tu sais bien que la situation militaire est catastrophique pour Israël…

Ils étaient accablés et meurtris mais ils ne tenteraient rien pour me dissuader, par respect pour mes convictions. Juifs attachés aux traditions, sionistes de cœur, ils se voulaient avant tout des Français, des républicains et des humanistes. Toutes choses qu'ils étaient parvenus à concilier au fil des exils, de l'Algérie au Maroc, puis du Maroc à la France, en espérant bien que le nomadisme s'arrêterait là. Leur solidarité avec Israël était indiscutable. Ce qui ne va pas de soi. Le soutien à son existence et non à l'un de ses gouvernements successifs n'est pas consubstantiel à l'identité juive. Il en est tant qui n'y ont jamais mis les pieds alors que leurs villégiatures les ont promenés autour du monde. Mais sur cette bande de terre, jamais. Nous avions vécu la guerre des Six- Jours, mon grand frère et moi, allongés sur le lit de nos parents autour du transistor branché en permanence sur Europe 1, à écouter solennellement les vibrants reportages de Julien Besançon. Mais de là à tout quitter pour… Même s'ils n'ignoraient rien de mon activisme militant, mes parents n'en revenaient pas.

— C'est un sacré coup que tu nous fais là, mon fils.

— Pardon, mais je n'ai pas le choix. C'est plus fort que moi.

— Puisque ta décision est prise…

Le doute ne m'effleurait pas. Tout en moi exprimait ma résolution une fois bravé le noir étourdissant de l'angoisse et du pessimisme. J'aimais trop ma famille pour me croire prisonnier de son cercle magique. Mes parents se réfugièrent dans leur chambre ; et, pour ne pas me freiner, je m'interdis alors d'imaginer que c'était

pour y dissimuler leurs larmes. C'est peu dire qu'ils avaient le sentiment d'un désastre imminent, car tout y inclinait.

Partir, s'arracher à soi-même autant qu'aux autres. Quitter la France.

Dès cet instant, ma mauvaise conscience vis-à-vis d'eux me hanta. Je devinais sans peine leur désarroi, leur inquiétude, leur désolation. Comment avais-je pu leur faire ça, à eux, les derniers à qui cela aurait dû arriver ? Quand on vient de perdre un fils, on ne se résout pas à en laisser un autre aller à sa perte. La guerre, la mort. Civil ? Tu parles ! Pas de civils dans cette circonstance, mon père le savait mieux que quiconque. Il avait le cœur lucide. Ma résolution était irrévocable car ma conscience, justement, la dictait, avec Lady Macbeth en embuscade. *What's done is done*, ce qui est fait est fait et dès lors que c'est sans remède, ce doit être traité sans égards. Une fois encore, mon Shakespeare intérieur volait à mon secours, mais que c'est dur lorsque les êtres qui vous sont les plus chers en sont la cible. Les passions humaines, seule dimension de la littérature qui soit vraiment intemporelle et universelle, sont dans la Bible ; et celles qui n'y sont pas se trouvent dans Shakespeare. Inutile d'aller chercher ailleurs. C'est lui le patron.

Ma conscience souffrait mais le remords, son inflammation, ne la rongeait pas. Le regret pas davantage. Mon repentir pour ma faute, bien qu'elle ne me fût pas reprochée, ne pouvait prendre qu'une seule forme : la promesse de revenir vivant et entier. Par la noblesse de leur attitude, exempte de la moindre plainte et si empathique alors que ma décision les faisait souffrir, mes parents m'épargnaient d'avoir à affronter mes souvenirs comme autant de vivants reproches. Moi qui voulais tant partir l'esprit léger, ils avaient la délicatesse de m'y aider.

Plus j'écoutais les récits d'enfance autour de moi, plus j'en lisais, plus je me réjouissais d'avoir été élevé par des parents aimants, attentifs, ouverts. Des gens tout simplement équilibrés, un couple harmonieux, ce doit être devenu assez rare pour qu'on en vienne à le remarquer. Davantage qu'une chance, je l'ai tôt vécu comme un privilège. Combien de vies fracassées dès l'envol par la somme vertigineuse de toutes les violences accumulées jusque-là. Je n'eus même pas besoin du choc que produisit l'annonce de mon départ pour en prendre conscience.

Après mes parents, mes grands-parents. J'attendis le dîner pour me rendre trois étages plus bas. Une partie de la famille habitait le même immeuble. Mon grand-père avait souhaité que les siens soient ainsi regroupés à ses côtés. Et ses souhaits… Nul ne lui résistait. Avec le parfum de ses havanes qui traînait sur son passage, sa canne en bois de frêne, ses costumes des meilleurs faiseurs, ses chemises sur mesure à ses initiales de Hilditch & Key, son feutre gris ou noir de Motsch & fils, son crâne parfaitement chauve de lutteur, son chauffeur en livrée, il en imposait. Personnage d'une autorité incontestable, aussi admiré que craint, d'un caractère impérieux et d'un fort tempérament, il régnait sans partage sur sa tribu. Sa réussite imposait le respect. Un lien particulier, puissant, durable nous attachait lui et moi. Une véritable complicité. Nous avions le même nom et les mêmes yeux. Il croyait en moi même si, natif d'un monde ancien, il avait parfois du mal à comprendre mes choix. Je le vénérais. Jamais je n'aurais pris une décision sans le consulter, sauf que cette fois, c'était moins pour des conseils ou une autorisation que pour un assentiment qui aurait eu valeur d'encouragement.

Assis en pyjama, le regard perdu dans le vague, il semblait anormalement éteint, moins planté dans le canapé que posé dessus,

ailleurs. Contrairement à son habitude, il ne m'accueillit pas avec effusion, non plus qu'avec hostilité. Quelque chose d'autre qu'une indifférence qui ne pouvait être que feinte. Il savait déjà. Dans l'après-midi, l'information n'avait pas eu de mal à dévaler les étages jusqu'à lui. Ma décision m'avait soudainement invisibilisé à ses yeux.

— Jacques, le petit est là, il vient d'arriver, lui lança ma grand-mère sans provoquer la moindre réaction.

Pourtant il ne boudait pas, ce n'était pas son genre. Son visage trahissait la dévastation et son corps, l'anéantissement. Pour une fois, lui qui maîtrisait tout depuis toujours pour toute la famille, voyait la situation lui échapper. Un élément du bel édifice allait se soustraire à son autorité et, plus encore, à son affection. On passa enfin à table. Il ne mangea presque pas, quasi muet. Comme à son habitude, et comme il était de coutume dans leur monde issu du XIX^{e} siècle et du bled profond à l'orée du Sahara marocain, ma grand-mère restait debout pendant tout le repas, deux pas derrière lui, pour le servir. Par un signe de tête, elle m'enjoignit de la rejoindre à la cuisine.

— Ton grand-père vient de rentrer, me confia-t-elle à voix basse.

— Ne me dis pas qu'il a perdu aux cartes…

— Il n'a pas été au cercle aujourd'hui. Il a été à l'ambassade d'Israël. Ça s'est mal passé.

La nouvelle m'assomma car j'ignorais tout de sa démarche. Nous nous assîmes autour de la petite table en formica.

— Il a demandé à être reçu. Ils lui ont répondu : Monsieur, on est en pleine guerre, on n'a pas le temps… Alors il a insisté : Mon petit-fils part demain comme volontaire, il faut à tout prix l'en empêcher, vous ne vous rendez pas compte, cette famille a déjà perdu un enfant… Il a tempêté et tu connais ses colères, il peut être

terrible. Et qu'est-ce qu'ils lui ont répondu ? Les volontaires français sont si peu nombreux que ce serait le comble d'en refuser, maintenant laissez-nous, monsieur, on a d'autres urgences à régler… Tu le connais, il n'a pas l'habitude qu'on lui tienne tête. Je ne l'ai jamais senti aussi humilié. Ils n'ont même pas voulu l'écouter, il n'a même pas été reçu.

Sonné, il n'en revenait pas d'être ainsi traité, lui d'ordinaire si respecté. Cette rebuffade me peinait d'autant plus que j'en étais la cause. On l'avait salement éconduit. Malgré son amour profond pour ce pays, il ignorait tout des manières israéliennes. Déjà, en temps de paix, ils ne s'embarrassaient pas de la courtoisie si française, des précautions de langage et d'une certaine politesse, alors en temps de guerre… Au-delà de la blessure d'amour-propre, il parut accablé de se retrouver démuni de tout moyen pour m'empêcher de partir, cette ultime cartouche lui ayant explosé entre les doigts avant même d'avoir été tirée.

En reprenant ma place à la table du dîner, je ne trouvai pas les mots, mais le geste. Je posai ma main sur la sienne. Et, sans jamais cesser de regarder fixement droit devant lui, il la retourna paume contre paume, la serra fort. Puis, après un long moment silencieux, il la retira brusquement pour dissimuler son visage en sanglots. Je n'étais pas encore parti que déjà, il revivait la tragédie de la perte quatre ans auparavant, lorsque le grand-père avait accompagné l'aîné de ses petits-fils, premier porteur du nom, au tombeau.

À Nanterre comme à Asnières, chez les historiens comme chez les arabisants, je renonçai à la cérémonie des adieux. Toute explication aurait pris des allures de justification. Quant à la tournée des copains, elle tourna court rapidement. Deux frères, l'un gaulliste, l'autre socialiste, tentèrent de me convaincre contre toute

évidence qu'une fois de plus, une fois encore, Israël avait attaqué le premier ses voisins, qu'ils avaient dû se défendre et que je ne pouvais donc décemment me porter à son secours ; un ami d'enfance, à qui je ne demandais ni ne reprochais rien, avança que, eu égard au sérieux de ses études de droit et de ses différents engagements familiaux, il ne pouvait s'en absenter quelque temps pour aller crapahuter là-bas, si chère que lui fût la cause. Cette chanson-là résonna à maintes reprises à nos oreilles, laissant un goût amer car elle insinuait a contrario que ceux qui mettaient en accord leur conduite avec leurs idées poursuivaient des études fantaisistes et vivaient sans attache aucune.

Il ne s'agissait pas d'une expérience, surtout pas. Juste d'être cohérent avec soi-même. Aussi incroyable que cela parût, ce qui nous semblait normal et naturel passait pour naïf, relevant d'une utopie à laquelle seuls de jeunes idéalistes pouvaient être sensibles. Dès lors qu'il est intériorisé et vécu comme intime, un événement d'une telle intensité révèle et cristallise. Il confronte chacun à son identité et, dans bien des cas, à sa vacuité identitaire.

Vraiment, il était temps de partir.

À l'aube, mon groupe se retrouva à l'enregistrement d'El Al à l'aéroport d'Orly, sous protection militaire. Mon père m'accompagnait ainsi que mon petit frère, Stéphane. Il n'avait pas trois ans mais voulait ardemment en être. En regardant mon père déplier le journal alors que la sécurité n'avait pas commencé à contrôler, il me revint que la rage de lire la presse m'avait pris dès l'adolescence lorsque j'ouvrais la porte chaque soir à son retour du travail ; je l'embrassais avant de lui subtiliser *France Soir* et *Le Monde* qu'il tenait en main avec sa serviette puis de les étaler aussitôt sur le tapis afin de les dévorer. Un agent leva la barrière, signe que ce serait bientôt notre tour. Lorsqu'il replia son journal, mon père découvrit la une qu'il avait négligée dans sa hâte d'avoir des nouvelles. La manchette annonçait la plus grande bataille de chars depuis la Deuxième Guerre mondiale. Près de deux mille sur le terrain ! Une impressionnante photo aérienne du désert occupait tout l'espace de la page. Il leva le regard vers moi par-dessus le journal. Ses yeux exprimaient un sentiment mêlé d'angoisse, de tristesse et de fierté. Il me caressa la joue et m'étreignit comme jamais auparavant. Mon petit frère montait la garde. Armé d'un nunchaku miniature que je lui avais confectionné à sa taille avec des fragments de caoutchouc, il paraissait pressé d'en découdre ; en position de combat, bien campé sur ses deux jambes, la tête casquée par la capuche de son anorak vert, il menaçait quiconque

s'approchait de notre petit groupe. Les rires que la situation déclencha eurent raison des larmes naissantes.

Dans le regard mélancolique de mon père, je vis le reflet de ses adieux à dix-huit ans en 1941 lorsqu'il quitta ses parents et sa ville d'Oran afin de devancer l'appel et d'intégrer l'armée. Son propre père en avait fait autant en rejoignant un régiment de zouaves à dix-huit ans en 1918. Ce souvenir le retenait de formuler aucun reproche à mon égard. Il revivait ses choix à travers les miens bien que les circonstances fussent différentes. Seul point commun entre nous trois, l'engagement volontaire dans la guerre. De quoi créer un atavisme familial. La guerre nous hantait. Son lapsus en témoignait : ne venait-il pas de dire « paquetage » au lieu de « bagage » ? Un pays en pleine guerre, quand on y va, on ne sait rien de ce qui nous attend, absolument rien. C'est ce qu'ils m'avaient dit.

Une scène du *Cid* me trottait dans la tête. Non pas les âmes bien nées et la valeur et les années, mais juste après, dans la même scène, la deux de l'acte deux, lorsque le Comte interpelle Rodrigue qui ose se mesurer à lui : « Qui t'a rendu si vain, / Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ? » Bien sûr les situations sont différentes et les contextes tout autres, mais la mémoire est ainsi faite qu'elle récupère, détourne et s'approprie sans demander l'autorisation à personne. Les alexandrins de Corneille m'avaient parlé à ce moment-là et cela seul comptait.

La compagnie aérienne avait doublé ses effectifs de sécurité en raison des circonstances. Je savais d'expérience qu'au contrôle des passeports, ils essaient juste de vous troubler. C'est à peine s'ils écoutent les réponses aux questions qu'ils vous posent. Il s'agit de vous désarçonner, de vous pousser à la faute par l'insistance à répéter une question et de tester votre réactivité. Comme j'en étais

informé, je ne pus m'empêcher de tirer ce petit jeu du côté de l'absurde.

— Vous avez quel âge ? me demanda l'agent alors qu'il tenait mon passeport ouvert entre ses mains.

— Difficile à dire précisément, ça change tout le temps.

— Mais aujourd'hui ?

— Ça dépend. On est en quelle année ?

— Euh… 1973.

— Alors vingt ans, disons.

Je n'insistai pas car le visage de mon père qui oscillait de gauche à droite me signifiait comme à son habitude en pareille circonstance : Fais pas le malin ! Son sens de l'humour l'avait rendu populaire dans son cercle d'amis mais il se méfiait de l'usage intempestif que je pouvais en faire, surtout lorsque j'usais de reparties empruntées à Woody Allen. La sécurité ayant commencé à retourner mes vêtements chauds et mon linge, il devait craindre que je ne leur serve un « Je ne crois pas en l'au-delà mais j'emporterai tout de même des slips de rechange par prudence ».

Le grand sac de toile bleue qui me servait de valise les intriguait. Ils passèrent rapidement sur l'insignifiant contenu pour détailler la nature de mes livres. Pour des raisons d'encombrement, j'avais dû faire des choix, c'est-à-dire exclure. Aucun ne concernait la chronique du sionisme ni même celle du judaïsme alors que j'en lisais tant d'ordinaire. J'avais faim d'auteurs qui agrandissent la conscience quand tout dans l'époque puait le renfermé. Je lisais de l'histoire, de la psychanalyse, des sciences humaines mais pas de fiction, que ma prise de conscience politique avait mise à distance depuis quelque temps. Ou plutôt *presque* pas de fiction, hormis notamment les polars bien français de Manchette et d'A.D.G. dont je

venais de me gaver, comme pour faire provision d'une certaine France profonde au cas où elle viendrait à me manquer.

J'embarquais la tête bourrée de livres, un véritable chaudron de sentiments, d'idées et d'idéologies, pris entre les injonctions contradictoires de mes maîtres à penser. Un seul, un vrai, m'aurait comblé ; or il y avait foule.

Sartre, je lui en voulais à mort. C'est qu'il m'avait fasciné, l'intellectuel *numero uno*, par son refus de poursuivre une carrière universitaire et même de soutenir une thèse. Jusqu'à ce que l'on me dessille sur ses séduisants paradoxes. D'abord il m'avait trompé, moi qui portais aux nues entre autres ses *Réflexions sur la question juive* ; son explication de l'antisémitisme selon laquelle le Juif n'existe que par le regard de l'antijuif m'avait semblé lumineuse avant de découvrir à quel point elle était fumeuse. Et puis, l'impardonnable, ce qu'il avait dit en 1972, sa justification du massacre des athlètes israéliens (tous des soldats, après tout !) par un commando palestinien aux olympiades de Munich, à savoir que le terrorisme est certes une arme terrible mais que les opprimés n'en ont pas d'autre… Exit ! Mais mon admiration pour un sartrien demeurait inentamée. Issu d'une famille séfarade de Turquie, il s'appelait Robert Misrahi et était titulaire de la chaire de philosophie morale et politique à la Sorbonne. Ses livres m'avaient révélé Spinoza, son souci des passions humaines, les rapports entre déterminisme et liberté, la primauté accordée au désir… Et puis, pourquoi le dissimuler, un détail peu connu de la vie de cet intellectuel à l'intelligence bouillonnante m'avait épaté : en 1947, à l'époque de la guerre d'indépendance d'Israël, activiste sioniste au sein du groupe Stern, il avait posé la bombe à l'origine de la destruction du Colonial Club, un cercle militaire à Londres, et fut même peu après arrêté, détenu et jugé à Paris pour détention d'explosifs. Sa personnalité

m'enthousiasmait. Un *mentsch* à n'en pas douter et, allez savoir pourquoi, je doutais qu'ils fussent nombreux parmi les philosophes. Mais plutôt que l'essai dans lequel il réglait impitoyablement son compte à l'antisémitisme de Marx (la cause était entendue, inutile d'y revenir), j'emportais *L'Étrange Défaite*, de Marc Bloch, pour le relire et tenter de mieux en pénétrer l'esprit. Depuis que j'avais découvert ce témoignage et son analyse sur l'effondrement de 1940, je ne cessais de méditer en particulier les lignes dans lesquelles il assurait que, décidément, deux catégories de Français ne comprendraient jamais rien à l'histoire de France : ceux qui refusaient de vibrer au souvenir du sacre de Reims et ceux qui lisaient sans émotion le récit de la fête de la Fédération – et, à dire vrai, je craignais d'en être, tout en m'interrogeant sur la validité de ces définitions en un temps et dans un pays où il y en avait tant encore pour murmurer, quand ils ne le disaient ou ne l'écrivaient pas, qu'il n'est de Français que chrétien. Peut-être y verrais-je plus clair sous le ciel d'Israël. *L'Étrange Défaite* avait donc rejoint dans mon sac *L'Homme unidimensionnel* et *Éros et civilisation* d'Herbert Marcuse, dont l'intelligence critique me fascinait, *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud, qui me serait certainement utile pour démêler l'écheveau de la situation là-bas, *Race et histoire* de Claude Lévi-Strauss, brochure d'une conférence à l'Unesco que mon professeur de philosophie m'avait offerte, et quelques autres choisis pour leur faible encombrement. Des livres achetés exclusivement à La Joie de lire, la librairie de Maspero au Quartier latin, pour le plaisir d'y traîner des heures à bouquiner sur place dans l'espoir jamais déçu d'y faire des découvertes et parfois des rencontres, sinon les deux en même temps. Le service de sécurité d'El Al ne s'attarda pas sur ceux que j'avais emportés. Non, ce qui retint son

attention, son souci premier, et comment en aurait-il été autrement, c'était une large inscription au feutre noir sur mon sac.

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

Avertissement

50 ans avant

- 6 octobre 1973
- Le lendemain, il n’était question…
- Nous étions de la classe…
- À l’aube, mon groupe se…

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Pierre Assouline et Éditions Gallimard, 2025.*

DU MÊME AUTEUR

Biographies

MONSIEUR DASSAULT, Balland, 1983, Portaparole, 2010.
GASTON GALLIMARD, Balland, 1984 (Folio n° 4353).
UNE ÉMINENCE GRISE. JEAN JARDIN (1904-1976), Balland, 1986 (Folio n° 1921).
L'HOMME DE L'ART. D.-H. KAHNWEILER (1884-1979), Balland, 1987 (Folio n° 2018). Grand Prix des lectrices de *Elle*.
ALBERT LONDRES. VIE ET MORT D'UN GRAND REPORTER, Balland, 1989 (Folio n° 2143). Prix de l'essai de l'Académie française.
SIMENON, Julliard, 1992 (Folio n° 2797).
HERGÉ, Plon, 1996 (Folio n° 3064).
CARTIER-BRESSON. L'ŒIL DU SIÈCLE, Plon, 1999 (Folio n° 3455).
GRÂCES LUI SOIENT RENDUES. PAUL DURAND-RUEL, LE MARCHAND DES IMPRESSIONNISTES, Plon, 2002 (Folio n° 3999).
ROSEBUD. ÉCLATS DE BIOGRAPHIES, Gallimard, 2006 (Folio n° 4675).

Entretiens

LE FLÂNEUR DE LA RIVE GAUCHE (avec Antoine Blondin), François Bourin, 1988, La Table ronde, 2004.
SINGULIÈREMENT LIBRE (avec Raoul Girardet), Perrin, 1990.

Récits

LE DERNIER DES CAMONDO, Gallimard, 1997, édition illustrée 2021 (Folio n° 3268).
LE FLEUVE COMBELLE, Calmann-Lévy, 1997 (Folio n° 3941).

Documents

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX. LES COULISSES DU REPORTAGE (avec Philippe Dampenon), J.-C. Simoën, 1977.
LOURDES. HISTOIRES D'EAU, Alain Moreau, 1980.
LES NOUVEAUX CONVERTIS. ENQUÊTE SUR DES CHRÉTIENS, DES JUIFS ET DES MUSULMANS PAS COMME LES AUTRES, Albin Michel, 1982 (Folio actuel n° 30).
L'ÉPURATION DES INTELLECTUELS, Complexe, 1985, réédition augmentée, 1990.

GERMINAL. L'AVENTURE D'UN FILM, Fayard, 1993.
BRÈVES DE BLOG. LE NOUVEL ÂGE DE LA CONVERSATION, Les Arènes, 2008.
LA NOUVELLE RIVE GAUCHE (avec Marc Mimram), Alternatives, 2011.
DU CÔTÉ DE CHEZ DROUANT. CENT DIX ANS DE VIE LITTÉRAIRE VUS À TRAVERS LES PRIX GONCOURT, Gallimard, 2013.
L'ENTRETIEN QUE NOUS SOMMES, Tracts de crise nº 56, Gallimard, 2020.
COMMENT ÉCRIRE, Albin Michel, 2024.

Anthologie

OCCUPATION. ROMANS ET BIOGRAPHIES, Bouquins/Robert Laffont, 2018.

Romans

LA CLIENTE, Gallimard, 1998 (Folio nº 3347). Prix Wizo, choix Goncourt de la Pologne.
DOUBLE VIE, Gallimard, 2001 (Folio nº 3709). Prix des Libraires.
ÉTAT LIMITE, Gallimard, 2003 (Folio nº 4129).
LUTETIA, Gallimard, 2005 (Folio nº 4398). Prix Maison de la presse.
LE PORTRAIT, Gallimard, 2007 (Folio nº 4897). Prix de la Langue française.
LES INVITÉS, Gallimard, 2009 (Folio nº 5085).
VIES DE JOB, Gallimard, 2011 (Folio nº 5473). Prix de la Fondation prince Pierre de Monaco, prix Méditerranée, prix Ulysse.
UNE QUESTION D'ORGUEIL, Gallimard, 2012 (Folio nº 5843).
SIGMARINGEN, Gallimard, 2014 (Folio nº 6007). Prix littéraire du Salon du livre de Genève.
GOLEM, Gallimard, 2016 (Folio nº 6327). Prix Cabourg du roman.
RETOUR À SÉFARAD, Gallimard, 2018 (Folio nº 6698). Prix des Vendanges littéraires de Rivesaltes.
TU SERAS UN HOMME, MON FILS, Gallimard, 2020 (Folio nº 6971). Prix des Écrivains du Sud.
LE PAQUEBOT, Gallimard, 2022 (Folio nº 7274).
LE NAGEUR, Gallimard, 2023 (Folio nº 7388). Grand prix de l'Association des écrivains sportifs.

Dictionnaires

AUTODICTIONNAIRE SIMENON, Omnibus, 2009, Le Livre de poche, 2011.
AUTODICTIONNAIRE PROUST, Omnibus, 2011, Tempus, 2019.
DICTIONNAIRE AMOUREUX DES ÉCRIVAINS ET DE LA LITTÉRATURE, Plon, 2016.

Rapport

LA CONDITION DU TRADUCTEUR, Centre national du livre, 2012.

PIERRE ASSOULINE

L’annonce

Ils se sont rencontrés dans un pays en guerre. Raphaël est français, étudiant à Paris, et s’est porté volontaire pour aider Israël, cette jeune nation envahie par les armées de ses voisins. Esther est israélienne, soldate, et travaille dans les services psychologiques de l’armée. Ils ont vingt ans et aimeraient croire que c’est le plus bel âge de la vie. Ce qu’ils vont partager pendant quelques semaines modifiera à jamais leur rapport à la mort. L’un et l’autre devront l’annoncer sans y être préparés.

C’était à l’automne 1973 pendant la guerre du Kippour. Puis ils se sont perdus de vue, chacun dans son pays, emmené par son destin. Jusqu’à ce que cinquante ans plus tard, jour pour jour, la guerre frappe à nouveau…

Récit d’initiation et portrait d’une femme aimée, *L’annonce* interroge, avec le tragique de l’Histoire, ce qui subsiste de nos attachements malgré le passage du temps.

Romancier, biographe et journaliste, Pierre Assouline est membre de l’Académie Goncourt.

Cette édition électronique du livre
L'annonce de Pierre Assouline
a été réalisée le 15 janvier 2025
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073047298 – Numéro d'édition : 618701).
Code produit : Q02092 – ISBN : 9782073047328.
Numéro d'édition : 618704.

Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.